

Référence et dénomination de l'être et du non-être

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. Référence et dénomination de l'être et du non-être. Emilia Hilgert; Silvia Palma; Pierre Frath; René Daval. Négation et référence, Épure, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.139-155, 2016, Res per nomen, 978-2-37496-021-0. hal-02539749

HAL Id: hal-02539749

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02539749>

Submitted on 10 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Référence et dénomination de l'être et du non-être

Pierre Frath
Professeur émérite de l'Université de Reims Champagne-Ardenne
CIRLEP EA4299
pierre.frath@aliceadsl.fr
<http://www.res-per-nomen.org>

« Il faut penser et dire ce qui est ; car il y a être : il n'y a pas de non-être »
Parménide, *De la nature*, VI¹

« Les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde »
Ludwig Wittgenstein
Tractatus logico-philosophicus, § 5.6

Introduction

On dit souvent que le signe est nécessairement le signe *de* quelque chose. Et en effet, une des caractéristiques fondamentales des mots est bien de pointer vers autre chose, qui se trouve en dehors du langage et qui constitue une partie de son sens, habituellement appelée *extension* ; l'autre partie du sens, l'*intension*, est celle qui provient des relations entre les mots. Cette problématique est celle de la dénomination et de la référence, au cœur des colloques et publications *Res per nomen* depuis quelques années.

Dans ce texte, nous voulons clarifier le statut ontologique des objets dénommés et la manière dont ils sont donnés dans la langue. Nous distinguerons les dénominations en fonction des objets auxquels elles réfèrent, avant de rappeler comment le problème de la référence est habituellement abordé dans la littérature, et d'examiner le phénomène de la nomination d'un point de vue linguistique, faisant notamment intervenir l'étymologie et l'histoire des mots. Il sera montré que l'existence des mots précède nécessairement un éventuel nouvel usage référentiel, ce qui fait de la polysémie une caractéristique fondamentale de la langue. Ces observations permettront de construire une concep-

¹ Traduction de Paul Tannery, 1887 (<http://philoctetes.free.fr/uniparmenide.htm>).

tion anthropologique de la langue qui permettra de mieux comprendre comment nous parlons de notre expérience collective et individuelle.

Typologie de l'être et du non-être

Les philosophes du langage et les linguistes n'ont pas manqué de remarquer que les objets nommés ne sont pas tous dotés d'existence et lorsqu'ils le sont, il ne s'agit pas forcément du même type d'être. Le lecteur sera sans doute d'accord pour rejeter dans le non-être « réel » les objets auxquels réfèrent les dénominations de *Père Noël* ou de *phlogistique* ; il acceptera sûrement d'attribuer des types d'être différents aux référents de *fromage* ou d'*hirondelles* d'une part, de *beauté* et de *liberté* d'autre part. Quant à l'âme ou à Dieu, il sait que leur existence est controversée, et sa réponse dépendra d'un ensemble complexe de déterminismes culturels et éducatifs, ainsi que de choix personnels.

Pourtant, le Père Noël existe bel et bien pour certains enfants. Quant au mot *phlogistique*, il a longtemps nommé un fluide hypothétique dont on pensait qu'il s'échappait de la matière au moment de la combustion. L'opinion générale d'aujourd'hui est que ce fluide n'a pas d'existence réelle, mais cette évolution pose un problème. Si la réalité que nous attribuons aux choses dénommées peut disparaître au fil du temps, alors quel est le statut ontologique des objets qui nous semblent aujourd'hui dotés d'existence ? Combien d'entre eux se révéleront-ils inexistantes dans le futur ? L'être est-il dans la dépendance d'un accord entre les humains ? Au fond, que veut dire *exister*, et qu'est-ce que la référence ?

Le problème de l'être des choses est complexe. Dans la liste non exhaustive de dénominations ci-dessous, certaines existent uniquement par rapport aux êtres humains comme *tendresse* ou *liberté*, et elles disparaîtraient corps et biens avec eux si l'humanité venait à s'éteindre soudainement ; d'autres au contraire, comme *rivière* ou *gruyère*, continueraient d'exister, pendant un certain temps tout au moins.

- Les dénominations d'objets naturels :
rivières, herbe, mer, lac, peupliers, animaux, eau, sable, air, etc.
- Les dénominations d'artefacts issus de l'activité humaine :
voitures, gruyère, vélos, béton, ordinateurs, etc.

- Les dénominations de propriétés :
tendresse, charité, indulgence, intelligence, etc.
- Les noms abstraits :
amour, liberté, etc.
- Les dénominations adjectivales :
blanc, fort, chaud, etc.
- Les dénominations verbales² :
marcher, courir, souder, penser, couler, etc.
- Les dénominations d'objets mythiques :
le Père Noël, la licorne, Adam et Eve, Lancelot, etc.
- Les dénominations métaphysiques :
le péché, Dieu, la foi, etc.
- Les dénominations d'objets scientifiques :
la gravité, les forces, les particules, la chlorophylle, la cause, etc.
- Les noms propres :
La Charente, mon ami Paul, Jules César, etc.

Quelques solutions au problème de la dénomination de l'être et du non-être

Les objets dénommés ne jouissent donc pas tous du même type d'existence. Qu'y a-t-il de commun, en termes d'être, entre la pomme

² Nous considérons certains adjectifs et certains verbes comme des dénominations. En effet, si *blancheur* ou *course* sont des dénominations qui pointent vers des objets de notre expérience, alors *blanc* et *courir* doivent en être également, même si leurs statuts logique ou syntaxique diffèrent. Georges Kleiber (1994), reprenant une dichotomie médiévale, les a appelées des dénominations syncatégorématiques, qui ne réfèrent pas par elles-mêmes, mais ont besoin d'un support (qui porte par exemple la blancheur ou qui effectue l'action de courir), par opposition aux dénominations catégorématiques d'objets tels que *feuille* qui réfèrent sans le soutien d'une autre dénomination. C. S. Peirce a fait la même distinction dans son ontologie à trois éléments : « Premier est la conception de l'être ou de l'exister indépendamment de toute autre chose. Second est la conception de l'être relatif à quelque chose d'autre. Troisième est la conception de la médiation par quoi un premier et un second sont mis en relation » (Peirce, 6.32).

de terre, Lancelot, la cause, la tendresse ou la Charente ? Avant de proposer une réponse, nous allons rapidement voir comment la question de la référence est généralement abordée.

Une des problématiques centrales de la philosophie grecque est celle de la Vérité, liée à la question de l'être et du non-être. On la perçoit clairement dans le poème de Parménide dont une phrase a été placée en épigraphe de cet article. Au début du poème, une déesse s'adresse à un mortel auquel elle veut montrer le chemin de la Vérité :

Allons, je vais te dire et tu vas entendre quelles sont les seules voies de recherche ouvertes à l'intelligence; l'une, que *l'être est*, que le non-être n'est pas, chemin de la certitude, qui accompagne la vérité ; l'autre, que *l'être n'est pas*, et que le non-être est forcément route où, je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire. *Tu ne peux avoir connaissance de ce qui n'est pas, tu ne peux le saisir ni l'exprimer ; car le pensé et l'être sont une même chose.*³

Parler du non-être, ajoute la déesse, c'est se lancer dans une « voie de recherche où les mortels qui ne savent rien s'égarent, incertains ; l'impuissance de leur pensée y conduit leur esprit errant : ils vont sourds et aveugles, stupides et sans jugement »⁴.

Dans cette tradition, il y a donc des objets nommés dotés d'être, les seuls dont on puisse légitimement parler si on veut parvenir à la vérité. Les mots qui dénomment ces objets réels peuvent alors les représenter au sein d'une ontologie réaliste des choses du monde. Pour dire le Vrai, le locuteur peut construire une proposition qui relie les noms des choses entre eux, et si ses composants correspondent à des éléments réels et que la proposition est logiquement vraie, alors elle est vraie du monde. Pour reprendre un exemple classique : la proposition « le chat est sur le paillason » est vraie s'il y a un chat, s'il y a un paillason, et si le premier est sur le second.

Inversement, quelle est la valeur de vérité d'une proposition qui contient un élément sans référence, comme dans le célèbre exemple de Bertrand Russell « L'actuel roi de France est chauve » ? Pour Russell (1905), des propositions de ce type sont fausses. Mais d'autres

³ Le poème de Parménide, II et III.

⁴ Le poème de Parménide, VI.

auteurs ont simplement admis que les propositions ne sont pas toutes référentielles : pour Jakobson par exemple, il y a aussi des phrases conatives, phatiques, poétiques, etc., et pour Frege, certaines phrases ne valent que par leur aspect littéraire.

Mais malgré ces quelques difficultés, la tradition philosophique a réussi à promouvoir une certaine rigueur dans la nomination des éléments du réel et dans la description des relations qu'ils entretiennent, et elle a ainsi été à l'origine d'une approche logico-scientifique du monde qui a permis un développement considérable des connaissances dans tous les domaines.

Une autre tradition, davantage psychologique et individuelle, s'est développée au XX^e siècle. Elle a choisi de remplacer l'ontologie réaliste, qui entend décrire le monde tel qu'il est, par des ontologies conceptuelles, qui s'intéressent à ce que nous en pensons. Les « erreurs » commises par les locuteurs peuvent alors être expliquées par des considérations psychologiques, sociologiques, pragmatiques ou logiques, recourant par exemple aux croyances individuelles ou collectives (le Père Noël posséderait de l'être pour ceux qui y croient) ou aux mondes possibles (dans lesquels le Père Noël ou les rois de France chauves pourraient exister). Le phlogistique, quant à lui, aurait été doté d'être autrefois en raison de croyances erronées maintenant abandonnées.

Pour François Rastier (2001 : 1), cependant, les conceptions logiciques et conceptuelles du monde sont les deux faces d'une même approche, car elles reposent toutes deux sur

une ontologie et une théorie représentationnelle du signe [qui] a largement dominé avec l'aristotélisme scolastique puis scolaire. Elle[s] présente[nt] le langage comme un instrument d'expression de la pensée et de représentation du réel : la sémantique logique puis celle du cognitivisme orthodoxe en témoignent.

Au fond, comme le dit la déesse de Parménide, « le pensé et l'être sont une même chose ».

Mais cela est-il vrai ? Avons-nous ce lien personnel avec l'être des choses simplement parce que nous les pensons ? C'est là que les deux citations placées en épigraphe s'opposent. Pour Wittgenstein (voir l'épigraphe), « les frontières de mon langage sont les frontières de

mon monde ». L'être n'a rien d'individuel : il est donné dans le langage, et ce qui se trouve au-delà n'a tout simplement pas de sens et nous ne saurions ni le penser ni en parler. Pour Parménide, il n'existe pas de telles limites à notre entendement car le pensé et l'être se confondent. Comme le langage n'est dans cette tradition qu'un outil, un moyen vers une fin, le pensé peut s'exprimer sans limites, et l'individu peut tout dire. Mais s'il veut parvenir à la vérité du monde, il doit adopter de bonnes méthodes et ne parler que de ce qui est. Dans le premier cas, celui que propose Wittgenstein, nous sommes collectivement enfermés dans le langage, lequel nous dit l'existant ; tous les objets nommés sont ainsi dotés d'être, mais pas forcément d'un être réel. Pour le second, nous sommes individuellement confrontés à un monde que nous pouvons comprendre grâce à la pensée, et dire le vrai consiste alors à rejeter la tentation du discours sur le non-être. L'exhortation de la déesse à rejeter le non-être prend alors un tour éthique. Dans un cas, l'homme est limité à son être linguistique, communautaire et anthropologique ; dans l'autre, il est un individu potentiellement omniscient mais menacé, s'il cède au discours sur le non-être, par l'ignorance et l'erreur.

Étymologie et nomination diachronique

Ces deux traditions se caractérisent par une approche essentiellement synchronique et philosophique. Il est peut-être intéressant de développer un regard *diachronique* sur les mots⁵, plus *linguistique*, qui devrait permettre de comprendre comment l'humanité nomme les objets qui apparaissent dans son expérience collective et les intègre dans le langage. Certains des mots donnés dans la liste au début de ce texte vont être repris et développés. Il s'agit de *chat*, *pomme de terre*, *caresse*, *eau*, *Charente* et *cause*. On verra que les mots existent *avant* les objets qu'ils viennent à dénommer, et cette constatation pourrait suggérer une vision plus anthropologique de la question l'être et du non-être.

⁵ Dans cette section, il est fait un usage intensif du *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Le Robert, 1998, 2006. Ces définitions sont complétées par d'autres sources quand cela est nécessaire.

« Chat »

Le signe *chat* existait dans la langue avant que nous l'utilisions par exemple dans des expressions comme *avoir un chat dans la gorge, il n'y a pas un chat ici, donner sa langue au chat, avoir d'autres chats à fouetter*, etc. On pourrait objecter qu'il s'agit là d'usages *dérivés* d'un mot qui a été créé à l'origine pour nommer le petit félin domestique au *sens propre*. Mais le processus fut le même pour la nomination de l'animal. Les hommes parlaient déjà depuis des millénaires lorsqu'ils ont pris l'habitude, au cours du Néolithique, d'utiliser des chats pour lutter contre les rongeurs. Les Égyptiens ont nommé les chats mâles *miou*, une onomatopée qu'ils ont transcrite à l'aide des phonogrammes qui représentent les sons M, I et W. Pour une raison inconnue, ils ont appelé la femelle *techau* ou *chaus*⁶, d'où dérive le mot latin tardif *cattus*, qui a remplacé *felis* au IV^e siècle et dont la descendance est nombreuse (angl. *cat*, all. *Katze*, esp. *gato*, etc.). *Felis* est un réemploi métaphorique de *feles*, qui signifiait d'abord « femelle », puis « petit », puis « petit animal domestique », de *felo*, « sucer, têter », à l'origine aussi de fr. *filis* (lat. *filius*) et *fille* (lat. *filia*)⁷. Il a aussi donné lat. *felix*, « heureux », d'où fr. *félicité*, sans doute parce qu'un bébé qui vient de têter semble être une image parfaite du bonheur. Cette racine verbale a aussi donné le mot *femme*, qui provient d'une forme passive, *femina*, « qui est tété ». Tous ces mots sont reliés à une racine indo-européenne, *dhe*, « sucer », « têter »⁸.

« Pomme de terre »

Le signe *pomme de terre* n'a pas été inventé pour nommer le tubercule introduit en Europe après la conquête de l'Amérique du Sud par les Espagnols. Il s'est formé en anglo-normand vers 1240, sur un modèle latin, *malum terrae* (de *malum*, « pomme »), puis il est apparu en français de France en 1488, avec *pomme* pris au sens ancien de « fruit ». Cette création a également eu lieu dans les contrées germaniques : par

⁶ http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_du_chat

⁷ *Dictionnaire étymologique latin*, par Michel Bréal et Anatole Bailly, Hachette 1918.

⁸ Il faut rappeler ici que les racines indo-européennes sont reconstituées à partir de leur descendance lexicale supposée. Il n'est donc pas certain que la racine *dhe* ait jamais existé.

exemple en néerlandais, on dit *aardappel*, et dans certaines parties de l'Alsace, on dit *ardepfel* (littéralement *pomme de terre*). Ces mots servaient à nommer une grande variété de végétaux, notamment la mandragore, le cyclamen, certaines courges. La culture de la pomme de terre a commencé à se développer en France à partir du milieu du XVII^e siècle, essentiellement dans l'est du pays, comme nourriture pour le bétail, et notamment en Savoie, où elle a pris le nom de *cartoufle*, de l'italien *tartufo*, « truffe »⁹. Quant à Parmentier, son intérêt pour la pomme de terre s'est développé après sa capture par les Prussiens pendant la guerre de Sept Ans. « C'est au cours de sa captivité en Westphalie qu'il a découvert les vertus nutritives de la pomme de terre, principale nourriture donnée alors aux prisonniers par leurs géôliers »¹⁰. De retour en France, il œuvra à l'essor de la culture de la pomme de terre, dont la consommation s'est rapidement développée après la Révolution. Les autres usages de *pomme de terre* ont été oubliés et la dénomination a fini par nommer exclusivement le tubercule d'origine andine. Dans l'espace germanique, le mot *Kartoffel* s'est construit à partir de la même origine italienne qu'en Savoie, en passant par un stade intermédiaire, *Tartoffel*. Il s'est imposé au niveau du *Hochdeutsch* alors que les composés comme *ardepfel* ont subsisté dans les parlers régionaux.

« *Caresse* »

Le dictionnaire de racines indo-européennes que nous avons utilisé¹¹ signale une racine *ka*, avec le sens de « aimer », « désirer ». Elle aurait produit le proto-germanique *horlaz* « celui qui désire », c'est-à-dire « celui qui est coupable d'adultère », et aussi *bore*, « prostituée », sans doute « celle qui est désirée », qu'on retrouve en angl. *whore* et all. *Hure*. Elle serait aussi à l'origine du lat. *carus*, « cher », d'où « caresse », « charité », « chérir », etc. En sanscrit, elle a donné *kama*, « désir », et on la retrouve dans *kamasoutra*, littéralement « les aphorismes du désir ».

⁹ La spécialité savoyarde de la tartiflette (des pommes de terre recouvertes de fromage) tire son nom de cette origine italienne.

¹⁰ http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_pomme_de_terre

¹¹ Annexe à *The American Heritage Dictionary of the English Language*, 1975.

« Eau »

L'origine latine du mot *eau*, « aqua », est bien connue, et on a pu retracer son évolution avec certitude : *aqua* a donné *awa*, puis *èwè*, puis *eane*, et enfin *eau*. Ce que l'on sait moins, c'est que la plupart des langues disposent pour désigner l'eau ou des thèmes associés d'un mot qui ressemble à *aqua*, notamment l'indo-européen *akwa*, le gothique *abwa* (rivière), l'aïnou¹² *wakka*, le russe *voda*, l'algonquin¹³ *akwa*, le quechua *yaku*, etc.¹⁴, sans oublier les racines celtiques pour *eau*, *ab* et *ar* (Malzevin 1903). Nombre de rivières portent des noms tels que *Aar*, *Aa* (en France), *Ach*, *Abe* (en Allemagne), et ces racines ont été utilisées comme suffixes dans des noms de rivière comme l'Elzach (maintenant l'Elz, en Allemagne), la Nitahe (maintenant la Nidda, en Allemagne), la Faraa, en Norvège, l'Ampney, en Angleterre, etc. Le nom allemand de la ville d'Aachen signifie tout simplement « eau », tout comme sa traduction française, Aix-la-Chapelle (*Aix* = *aqua*). A noter aussi les usages de *-au* comme suffixe dénommant des zones humides, comme la Meinau et la Robertsau près de Strasbourg.

« Charente »

Si nos ancêtres ont parfois nommé les rivières simplement à l'aide de mots qui veulent dire « eau », ils leur ont aussi souvent donné des noms inspirés par quelque caractéristique physique, par exemple la présence de pierres dans leur lit. C'est le cas de la Charente, du Cher, de la Chiers, du Chéran, de la Horunda en Norvège, de la Carantona, près de Madrid, de la Carey en Angleterre, et de beaucoup d'autres¹⁵. Ces noms comportent tous la racine *kar*, qui veut dire « dur » (angl. *hard*, all. *hart*), et « pierre ». On la retrouve dans le fr. *carrière*, *carreau*, *carrée* (autrefois une ardoise des carrières d'Anjou). Le *Robert* ne va pas au-delà de l'origine latine pour *carrière*, mais il mentionne le sens étymologique de « pierre de taille » pour lat. *quadrus*, ancêtre de *carré*, passé dans le provençal *cayre*. Ce mot est sans doute en relation avec

¹² La langue des Aborigènes du Japon.

¹³ Une langue amérindienne.

¹⁴ Informations collectées dans Ruhlen (1997).

¹⁵ Voir Krahe (1964 : 59).

caillon, d'origine celtique. Lat. *quadrus* est mentionné dans le *Robert historique* avec un sens originel de « ferme », « dur », « développé », « fort », qu'on retrouve aujourd'hui dans une expression comme *il a une approche bien carrée des problèmes* et dans l'adverbe *carrément*. Signalons encore la région du Karst, en Slovénie, qui a donné son nom à un type de relief calcaire tout à fait caractéristique, le relief karstique, très pierreuse en surface, avec des grottes et des rivières souterraines. Par ailleurs, *pierre* se dit *kami* en russe et *harri* en basque. Or le basque n'est pas une langue indo-européenne, contrairement au russe. On peut en tirer la conclusion que, comme la racine *a/a* pour « eau », *h/kar* pour « dur/pierre » est une dénomination qui remonte probablement aux origines de l'humanité.

« Cause »

D'après le *Robert*, le mot *cause* est emprunté au latin médiéval *causa* vers 1120, mais son origine dans cette langue est inconnue. Il s'agit donc soit d'une origine prélatine, soit d'un emprunt. Le mot avait le sens juridique d'« intérêt d'une partie dans un procès », qui a donné entre autres les locutions *mettre en cause*, *donner gain de cause*, *en désespoir de cause*, etc. Souvent accompagné de *res* « fait de la cause d'un procès, d'une affaire », il en a pris le sens et a donné le mot « chose » (it. *cosa*). Il avait également un sens de « motif », probablement plus ancien, puis par la suite celui de « raison première », d'abord chez les Stoïciens, puis en relation avec Dieu chez des auteurs chrétiens comme saint Augustin. Un concept central de la pensée philosophique et scientifique moderne est ainsi nommé par extension d'un usage théologique.

Une conception anthropologique de la langue

Dans ces exemples, on voit que le type de réalité des objets désignés importe peu : qu'il s'agisse d'un concept, comme la *cause*, d'un geste comme une *caresse*, d'un adjectif, comme *carré* dans « une approche *carrée* », ou de la nomination d'une rivière, le processus est le même : devant un nouvel objet de notre expérience, nous puisons dans le vocabulaire existant pour le nommer, détournant ainsi l'usage de mots existants. La polysémie est ainsi bien une caractéristique fondamentale du vocabulaire. Toutes les évolutions sont ensuite possibles : les

usages peuvent se séparer jusqu'à se disjoindre (comme pour la racine *ka*), les mots d'origine peuvent disparaître (comme *kar* en français pour « pierre » ou « dur »), alors que leur descendance peut rester présente (comme *carrière* ou *carrément*).

Nous disposons ainsi collectivement d'un système de signes que nous pouvons projeter sur notre expérience quelle qu'elle soit. En utilisant des dénominations existantes pour nommer les objets qui viennent d'apparaître, nous les inscrivons dans notre vie collective sans difficulté. Un corpus d'usages et de contextes phraséologiques nouveaux va alors s'agréger autour d'elles et les distinguer des usages anciens. Si des éléments disparaissent de notre expérience collective, les usages qui concernent leurs dénominations meurent aussi, et c'est alors la fin d'un sens particulier. D'autres usages peuvent perdurer, ou apparaître.

Tout se passe comme si nous avions un stock de dénominations à notre disposition collective, relativement limité, chacune munie de corpus d'usages qui en constituent la phraséologie (ce que Wittgenstein appelait la « grammaire ») et les sens. Mais quelle est donc la taille du stock ? Quel est le nombre des unités linguistiques dans une langue ? Le *Petit Robert* définit environ 70 000 mots, mais on estime que la langue française en comprend plusieurs centaines de milliers si on prend en compte toutes les langues de spécialité. La richesse des dictionnaires des « grandes » langues provient de la réunion des corpus de langues de spécialité, ainsi que de la mémoire érudite des mots tombés en désuétude. Mais le *Français fondamental* et le *basic English* comprennent environ 1500 mots chacun, qui suffisent pour un usage quotidien courant, non spécialisé. Le dictionnaire des racines indo-européennes que nous utilisons comprend environ 1500 entrées. La liste officielle des kanji japonais les plus usités comprend 2141 signes, et ce sont eux qu'il faut apprendre en priorité.

Nous pouvons ainsi nous imaginer les sociétés humaines, qu'elles soient traditionnelles ou modernes, comme des communautés possédant leurs us et coutumes, parmi lesquels une langue de quelques centaines ou de quelques milliers de mots, dans laquelle ils vivent, communiquent et parlent des éléments de leur expérience commune et individuelle.

Une conception démiurgique du signe

Mais pourquoi nous intéressons-nous si peu à l'être réel des objets que nous dénommons ? La réponse à cette question est fondamentale : si les dénominations nomment les objets au fur et à mesure qu'ils apparaissent dans notre expérience collective, elles contribuent aussi à les créer. Ce phénomène, que nous avons baptisé *la puissance démiurgique du signe*¹⁶, ne recouvre pas exactement ce qu'on a appelé l'hypothèse de Sapir-Whorf, du nom de deux linguistes américains qui ont découvert, en étudiant des langues amérindiennes, que la langue se projette sur le réel et le donne à voir différemment selon les langues. Prenons l'exemple de deux des objets étudiés ci-dessus, les caresses et la cause. Ils pourraient exister dans notre vie individuelle sans être nommés. Pour les caresses, nous pourrions parler de gestes affectueux ou de sensations produites par le vent ; pour la cause, nous pourrions dire que tel type d'événements précède toujours tel autre sans utiliser le mot de *cause*. Mais sans les dénominations, les objets de *cause* et de *caresse*, dont nous parlerions alors discursivement, ne pourraient jouir d'une existence *séparée* et nous ne saurions les distinguer ou les concevoir en eux-mêmes. N'étant pas lexicalisés, les éléments discursifs (« geste affectueux », « sensation produite par le vent sur ma joue », « ces événements précèdent toujours tels autres ») ne peuvent agréger autour d'eux les corpus d'usages qui produisent le sens lexical des dénominations. Quant au geste affectueux et à la sensation du vent contre la joue, rien ne pourrait les conjoindre dans notre esprit comme le fait le mot *caresse*. La dénomination constitue du fait de sa polysémie une source de richesse cognitive considérable en ce qu'elle peut rassembler plusieurs référents différents sous un même signifiant, créant ainsi des associations entre objets dénommés qui n'auraient pas lieu autrement.

L'hypothèse de Sapir-Whorf décrit l'action des langues sur notre conception du monde et explique pourquoi nous voyons les choses de telle ou telle manière. Notre point de vue démiurgique se place en amont de cette hypothèse : la dénomination donne une existence sé-

¹⁶ Frath (2010), Frath, (2012).

parée aux objets nouvellement nommés, quel que soit leur statut ontologique ; elle les fait entrer dans notre univers et contribuent ainsi à leur existence pour nous. Lorsqu'un enfant nous demande le nom d'un objet naturel qu'il vient juste de remarquer, par exemple un ruisseau, nous lui signifions ainsi, avant toute chose, que l'objet en question possède une existence *séparée*, en soi, pour nous les êtres humains qui parlons cette langue.

Le signe et l'objet auquel il réfère doivent ainsi leur existence individuelle pour nous à leur existence mutuelle. C'est pour cela qu'ils se confondent si facilement dans notre esprit. Le concept, loin d'être ce qui est dénommé par la dénomination, comme on le croit souvent, est en fait produit par elle. Les dénominations donnent naissance dans notre pensée à des entités conceptuelles séparées des autres éléments de notre expérience et qui peuvent ensuite s'enrichir de tout ce qui peut se dire à leur sujet.

Pour exprimer cette réalité, nous avons forgé un pseudo-adage d'allure médiévale : *Concursus voci et rei facit conceptum* (c'est la rencontre de la parole et des choses qui produit le concept)¹⁷, plus pertinent, nous semble-t-il, que le véritable adage médiéval : *Vox significat rem median-tibus conceptibus* (la parole signifie la chose par le moyen du concept).

Être et non-être des choses nommées

Quel est finalement l'être des objets dénommés et quels sont les types d'objets créés par la dénomination ?

Dans d'autres publications¹⁸, nous avons distingué deux sortes d'entités dénommées, les objets du monde (*pomme de terre, eau*), que nous avons qualifiés de « réels », et les objets purement humains, que nous avons appelés « anthropologiques » (tels que *tendresse* ou *liberté*). Un test très simple permet de se rendre compte de la différence entre les deux. Imaginons un monde soudainement dépeuplé. Il resterait les objets réels tels que les pommes de terre et l'eau, pendant un certain temps tout au moins, avant qu'ils ne soient altérés par le temps qui passe. Mais il n'y aurait plus ni tendresse, ni liberté.

¹⁷ Frath (2010), Frath (2012).

¹⁸ *Ibidem*.

Reprenons maintenant la liste de dénominations dressée au début de ce texte. En première analyse, selon le critère ci-dessus, seraient qualifiés de réels, c'est-à-dire dotés d'être, les référents des dénominations d'objets naturels (*rivière, herbe, ...*), d'artefacts (*béton, ordinateur, ...*), et peut-être d'adjectifs comme *blanc* ; seraient considérés comme anthropologiques, c'est-à-dire non dotés d'un être réel, les référents des dénominations de propriétés (*tendresse, charité, ...*), des noms abstraits (*amour, liberté, ...*), des dénominations verbales (*marcher, penser, couler, ...*), de certaines dénominations adjectivales (*fort, chaud, ...*), des dénominations d'objets mythiques (*le Père Noël, la licorne, ...*), de certaines dénominations métaphysiques (*le péché, la foi, ...*). Pour ce qui est de Dieu, son existence est sujette à débat. La situation des objets scientifiques est également problématique. Quel est l'être du temps, de la gravité, de la vitesse, des forces et de toutes les entités couramment utilisées par les sciences ? Certains auteurs, comme Schopenhauer, considèrent que la métaphysique demeure au cœur de notre approche du monde, même scientifique. Il remarque par exemple que « l'action de [la] [...] cause est ramenée à une loi naturelle, et celle-ci à une force naturelle, laquelle demeure absolument sans explication »¹⁹. L'être réel de la cause, pourtant une notion centrale en science, n'est ainsi pas établi.

En seconde analyse, le problème est bien plus complexe que cette classification ne le laisserait penser. Prenons le cas de *rivière* ou d'*herbe*, des objets naturels s'il en est, et dont l'existence ne dépend nullement des êtres humains. Pourtant, dans un univers sans observateurs, ces objets ne se distingueraient pas de la matière qui les environne, car il n'y aurait personne pour les remarquer et leur donner une existence séparée grâce au langage. D'ailleurs, le mot *herbe* lui-même dénomme un ensemble de plantes que nous ne distinguons pas lorsque nous en parlons. Ce sont bien les dénominations de *rivière* et d'*herbe* qui donnent à ces objets une existence séparée.

Un monde sans humains est inconcevable. Même quand on en fait l'hypothèse théorique, comme dans le paragraphe précédent, nous sommes présents. Si la science-fiction parvient à parler de mondes

¹⁹ Schopenhauer (2010 : 42).

non-humanisés, c'est parce que l'auteur s'y est donné une place où utiliser la langue, et donc le remplir de nos objets dénommés habituels. Sans cette place fictive, il n'y a rien de pensable.

Par surcroît, les dénominations de *rivière* ou d'*herbe* ont été utilisées jusqu'ici en dehors de tout contexte. Il ne peut s'agir dès lors que de catégories. Ce n'est que lorsqu'elles sont utilisées en discours qu'on peut leur attribuer un référent individuel identifiable, comme dans *Les chevaux ont brouté l'herbe au bord de la rivière*. Or les catégories ont-elles une existence autre que platonicienne ? Selon certaines théories, le monde comprendrait des rivières et de l'herbe en général, des catégories donc, dont les rivières et l'herbe particulières seraient alors des occurrences. D'autres ont recours aux concepts : si nous pouvons nommer tel ou tel objet, c'est parce que nous en avons le concept en nous. On retrouve là la dichotomie ontologique / conceptuelle mentionnée au début de cet article. Dans les deux cas, la réalité des catégories est juste posée ; elle n'est pas établie. Une conclusion s'impose alors : la réalité des objets, même « réels », ne se construit pas sans les dénominations²⁰. Dès lors, même si le monde existe en dehors de nous, ce que nous en voyons et en comprenons est le produit de points de vue entièrement linguistiques, et donc anthropologiques. Il faut se rendre à l'évidence : nous vivons dans un système labile de signes polysémiques qui peuvent pointer vers le réel quel qu'il soit et générer ainsi les concepts que nous en avons.

Conclusion

Les approches ontologique de Parménide et anthropologique de Wittgenstein ne sont pas incompatibles. L'anthropologie décrit notre

²⁰ C'est là un point de vue nominaliste qui trouve son origine dans la pensée médiévale. Guillaume d'Ockam, par exemple, distingue les termes de première et de seconde intention. Les premiers réfèrent aux choses réelles, les seconds à d'autres termes (Biard, 1997). « Il n'existe que des choses individuelles. Les catégories, concepts, formes, essences et autres universaux ne sont que des termes de seconde intention, c'est-à-dire des produits de notre entendement par lequel nous tentons de comprendre les choses » (Frath, 2007 : 189).

nature : nous sommes largement déterminés par le langage, qui constitue la limite de notre pensée et de notre monde. La conception de Parménide s'inscrit naturellement à l'intérieur de cette réalité anthropologique, où elle peut servir à construire un discours logique et scientifique sur le monde. La science s'est effectivement distinguée des autres types de discours, mythologiques, littéraires, philosophiques, religieux, dont la vérité ne concerne pas le réel, mais l'homme et sa culture. Cependant, la science ne doit pas oublier qu'elle tire son sens de son environnement anthropologique, qu'elle est elle-même largement métaphysique, et qu'elle ne jouit d'aucune supériorité intrinsèque sur les autres approches, comme on le croit souvent. Les discours non scientifiques, et notamment religieux, peuvent et doivent développer leurs propres points de vue sur notre être, mais ils doivent à leur tour respecter la valeur spécifique des autres types de discours. Les sciences de la nature pensent que les objets qu'elles manipulent sont dotés par nature d'un être réel, mais elles sont empreintes d'indéterminisme et de métaphysique. Quant aux sciences humaines, elles sont fondamentalement des sciences de la culture (cf. Rastier, 2002, 2013), et leur tâche est d'étudier l'homme dans sa complexité et ses valeurs²¹. Que les sciences soient de la nature ou de la culture, l'être de leur objet est, à des degrés divers, réel, linguistique, culturel et anthropologique. C'est le sens du mot *être*.

Références bibliographiques

- Biard, J., 1997, *Guillaume d'Ockham. Logique et philosophie*, Paris : PUF.
- Frath, P., 2013, « De quoi parle la (bonne) littérature ? », in A. Trouvé & M.-M. Gladiou (dir.), *Les référents du littéraire*, « Approches Interdisciplinaires de la Lecture » ; 7, Reims : Editions et presses universitaires de Reims.
- Frath, P., 2010, « La référence par le nom : vers une linguistique anthropologique », in Frath P., Pauchard J. & Lansari L. (dir.), *Langue, référence et anthropologie*, Reims : Editions et presses universitaires de Reims, « Res per nomen » ; 2, 57-76.
- Frath, P., 2007, *Signe, référence et usage*, Paris : Éditions Le Manuscrit.

²¹ Les ramener aux sciences de la nature conduit au réductionnisme et au naturalisme pseudo-scientifique.

- Kleiber, G., 1994, *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris : Armand Colin.
- Krahe, H., 1964, *Unsere älteste Flussnahmen*, Wiesbaden : Otto Harrasowitz.
- Tannery, P., 1887, « Le Poème de Parménide », extrait de *Pour l'histoire de la science hellène, de Thalès à Empédocle*,
<http://philoctetes.free.fr/uniparmenide.htm>.
- Peirce, C. S., 1978, *Écrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle, Paris : Seuil.
- Rastier, F., 2013, *Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale*, Paris : PUF.
- Rastier, F., 2002, *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris : PUF.
- Rastier, F., 2001, « L'hypallage & Borgès », *Variaciones Borges*, 11, University of Pittsburg.
- Ruhlen, M., 1997, *L'origine des langues*, traduit par Pierre Bancel, Paris : Belin.
- Russell, B., 1905, "On Denoting", *Mind*, New Series, Vol. 14, No. 56 (Oct. 1905), p. 479–493.
- Schopenhauer, A., 2010, *Sur le besoin métaphysique de l'humanité*, traduit de l'allemand par Auguste Burdeau, Paris : Mille et une nuits.
- Wittgenstein, L., 1961, *Tractatus logico-philosophicus* suivi d'*Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris : Gallimard.
- Dictionnaires*
- Dictionnaire des racines indo-européennes*, 1975, annexe à *The American Heritage Dictionary of the English Language*, Boston, Houghton Mifflin Company.
- Dictionnaire historique de la langue française*, 1998, 2006, Rey A. (dir), Paris : Éditions Le Robert.
- Dictionnaire étymologique latin*, 1918, Bréal M. et Bailly A., Paris : Hachette
- Dictionnaire des racines celtiques*, 1903, Malzevin P., Paris : Société philologique française.